

**LE MARI
DIRECTEUR**

ou LE DÉMÉNAGEMENT DU
COUVENT

COMÉDIE en un acte, et en vers libres.

CARBON DE FLINS, Claude de
1791

LE MARI DIRECTEUR

ou LE DÉMÉNAGEMENT DU COUVENT
COMÉDIE en un acte, et en vers libres.

de M. de FLINS.

À PARIS, chez Brunet, libraire, rue de Marivaux, place du
Théâtre Italien.

M. DCC. XCI.

PERSONNAGES

L'ABBESSE.

SOEUR PÉTRONILLE.

SOEUR APPLOLLINE.

SOEUR EUDALIE.

AGNÈS, novice.

THÉOTIME, bernardin, directeur du couvent.

GABRIEL, religieux qui a quitté le couvent.

SÉRAPHIN, religieux qui a quitté le couvent.

JANETE, tourrière du couvent.

NICOLAS, jardinier du couvent.

Monsieur DORVAL, commissaire du district.

Madame DORVAL, sa femme.

LA FLEUR, Domestique de M. Dorval.

RELIGIEUSES, personnages muets.

La Théâtre représentent une salle de couvent la grille est placée au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

**L'Abbesse, Soeur Pétronille, Soeur Appoline,
Soeur Eudalie, Agnès, Thétime, La Tourrière,
Gabriel coiffé et habillé à l'anglaise, Séraphin
coiffé et habillé à la française, Religieuses.**

*Les religieuses accourent éperdues et dispersées sur le théâtre ;
l'abbesse s'oppose au passage de Gabriel et de Séraphin, qui veulent
entrer.*

Apostat : f. m. Qui quitte la vraie religion ou qui renonce à ses vœux. L'Empereur [romain] Julien a été nommé l'Apostat. Les moines qui jettent le froc aux orties sont des apostats. (Dictionnaire Furetière)

GABRIEL.

Pourquoi me fuyez-vous ?

L'ABBESSE.

Arrêtez, malheureux.
Ce n'est qu'avec l'horreur que je vous vois tous deux ;
Vous êtes retourné dans un monde profane ;
Vous avez délié les noeuds les plus sacrés.

SÉRAPHIN.

5 La raison nous absout.

L'ABBESSE.

L'Église vous condamne.
Dans ces lieux saint et retirés
Venez-vous apporter vos coupables maximes ?

GABRIEL.

Nous venons détromper d'innocentes victimes ;
Et nous réussissons.

L'ABBESSE.

Nous ne redoutons rien ;
10 Nous regardons comme des crimes
Les lois qui de vos vœux ont rompu le lien.

PÉTRONILLE.

Oui, notre âme est constante et pure,
Et nous resterons dans ces lieux,

Fidèles aux serments qu'ont entendu les cieux.

APPOLINE.

15 Nous le promettons.

LA TOURRIÈRE.

Je le jure.

EUDALIE à Gabriel.

Mais quelle est donc cette coiffure ?
Ah ! Frère Gabriel, qui vous aurait remis,
Avec ces cheveux plats tombants sur vos habits ?

GABRIEL.

20 Je suis vraiment fâché que cela vous déplaie :
C'est une coiffure à l'anglaise.
Elle est fort à la mode, et rend le cerveau sain ;
On en est levé plus matin.

EUDALIE.

Vous avez donc plus d'une affaire ?

GABRIEL.

25 Oh ! Je vous en répons : du parti populaire,
Je suis le plus ferme soutien.
J'avais, quand j'étais bernardin,
Un talent marqué par le chaire ;
Je faisais des sermons que l'on me payait bien ;
30 Mais aujourd'hui pour la fortune
Je descends de la chaire et monte à la tribune.

EUDALIE.

35 Oh ! Frère Séraphin, comme vous voilà fait !
Cette énorme cravate, et ce joli toupet,
Ces cordons, ce petit gilet,
Pour un religieux, semblent bien peu modestes ;
N'en redoutez-vous pas quelques suites funestes ?

SÉRAPHIN.

40 Il faut se conformer à l'état qu'on a pris.
Je chantais assez bien ; pour nos moines ravis,
Ma voix charma souvent la longueur de l'office ;
Et j'aurais dans le temps jadis,
Obtenu le bénéfice :
La nation les a tous pris.

EUDALIE.

Vous aviez, il est vrai, la voix douce et touchante.

SÉRAPHIN.

J'ai gardé mon goût, et je chante.

EUDALIE.

Dés orémus.

SÉRAPHIN.

Des opéras.

Il chante.

45 Jadis, je chantais tristement
Quelque dévotte rapsodie ;
Aujourd'hui, je chante gaîment
L'amour, les jeux et la folie ;
Tout change de rôle à présent.
50 L'aristocrate maintenant,
N'a plus aucun projet de guerre ;
Le prélat ne fait de serment
Qu'à la maîtresse qu'il préfère ;
Tout change de rôle à présent.
55 Vous avez aimé le couvent
Malgré la tristesse profonde ;
Mais vous allez prendre un amant,
Et suivre tous les goûts du monde ;
Tout change de rôle à présent.

L'ABBESSE.

60 Fuyons, fuyons, mes soeurs, et ne l'écoutons pas.

PÉTRONILLE.

Monstre !

EUDALIE.

Faussaires.

APPOLINE.

Apostats.

AGNÈS, bas à Thétime.

Vous voyez.

THÉOTIME, bas à Agnès.

Attendons.

PÉTRONILLE.

Pouvez-vous à votre âge
Vous laissez entraîner aux mondaines erreurs ?
Tandis que les plus jeunes cœurs,
65 À qui le monde, encore offre plus d'avantages,
Vous donnent l'exemple des moeurs.
Regardez ; Théotime est vertueux et sage,
Il n'est ni pervers, ni volage ;
Cependant il n'a que vingt ans.

SCÈNE II.

Les Mêmes, hors Gabriel et Séraphin.

PÉTRONILLE.

Des chapeaux, malheureux !

APPOLINE

Ah ! Quels horribles mots !

Ma mère qu'a-t-il dit ?

PÉTRONILLE.

Il a dit : des chapeaux.

L'ABBESSE.

95 Venez, entourez-moi, mères obéissantes :
J'entends autour de nous, colombes gémissantes,
Voler les féroces vautours.
Mais nous saurons braver leur fureur impuissante ;
Et dans le paix promise aux âmes innocentes,
100 Nous verrons s'écouler les derniers de nos jours.

AGNÈS, bas à Théotime.

Soupçonnez-vous encore ?

THÉOTIME, bas à Agnès.

Attendons votre père.

AGNÈS, de même.

Mon père !

THÉOTIME, bas à Agnès.

Oui c'est lui qui doit venir;

Son district l'a nommé.

Le changement de personnage
ici n'est pas signalé, introduisons
Théotime selon toute logique.

SCÈNE III.
Les mêmes, Nicolas.

L'ABBESSE.

Parle, que viens-tu faire,
Nicolas ?

NICOLAS.

Je viens avertir
105 Qu'il faut ici qu'on déménage ;
Qu'on va bientôt ouvrir la cage,
Et que les oiseaux vont partir.

L'ABBESSE.

Comment ?

NICOLAS.

Ce n'est plus un mystère.

PÉTRONILLE.

Quoi donc ?

NICOLAS

Voici le commissaire.

EUDALIE, à part.

110 Ceci commence à me tenter.

L'ABBESSE.

Il connaîtra les coeurs qui l'on ose insulter
Par une injuste prévoyance ;
Nous ne mentirons pas à notre conscience ;
Nous saurons résister à tout.

AGNÈS, bas à Théotime.

115 Vous voyez, Théotime.

THÉOTIME, bas à Agnès.

Écoutons jusqu'au bout.

NICOLAS

Quant à moi, je serai plus sage ;
Je suis encore chez vous engagé pour deux ans.
Mais le couvent bine tôt sera désert, je gage ;
Et libre désormais de mes engagements,
120 Je renonce à tous les couvents ;
Je retourne à mes champs, et vais dans mon village.

PRÉTONILLE

Est-ce ainsi, Nicolas, que vous devez payer
Les soins qu'ont eu pour vous nos mères,
Et leurs attentions si fines et si chère ?
125 Avez-vous pu donc oublier
Leur vif empressement, leur tendre inquiétude ?
Hélas ! Faut-il qu'un jardiniers
Connaisse ainsi l'ingratitude ?

NICOLAS

Les douceurs et les agréments
130 Qu'on fit goûter à ma jeunesse,
Ma rendent plus cruels les mauvais traitements
Dont on accable ma vieillesse.
Le travail ne me fait pas peur.
Lorsque je fus élu pour remplacer mon père,
135 Je crois, en jardinier d'honneur,
Avoir rempli mon ministère.
Outre le jardin du couvent,
Qui fleurit en mes mains indubitablement,
Il me fallait soigner celui de chaque mère ;
140 Il me fallait secrètement,
Dans le silence des offices,
Cultiver les oeillets des soeurs,
Les pavots des mères des choeurs,
Avec les roses des novices...
145 Chacune, autour de moi, courait d'un pas pressé,
Avec cet air charmant, dont la douceur engage.
Dans les nombreux travaux que leur zèle partage,
J'étais quelquefois devancé,
Et j'avais fini mon ouvrage,
150 Avant de l'avoir commencé.
Maintenant, quoique vieux, j'ai gardé mon courage,
Et je m'épuise encore des efforts superflus ;
Mais mon ouvrage ne plaît plus.
On s'écarte à ma vue, et tout bas on murmure ;
155 À peine daigne-t-on me dire quelque injure.
j'ai chez moi, pour m'aider, pris l'un de mes neveux,
Jeune, mais libertin, et surtout paresseux ;
Qui, dans votre jardin, gâte tout, je vous jure ;
N'importe, il a l'oeil tendre et l'air très dégagé ;
160 De vous, tout ce qu'il dit, obtient quelque louange ;
Il a mieux fait, quand il dérange,
Que moi quand j'ai tout arrangé ;
Mai j'aperçois le commissaire.

EUDALIE, à part.

Bon !

PRÉTONILLE

Répondons avec vigueur.

APPOLINE

165 Hélas !

L'ABBESSE

Du courage, ma soeur.

SCÈNE IV.

Le smêmes, M. Dorval, La greffier.

DORVAL

Je viens remplir un ministère,
Qui peut-être agréable, et qui ne peut déplaire.
Dans cet asile solitaire,
Il vous est permis de rester ;
170 Mais celles qui pourraient tenter
Le soin de consoler la vieillesse d'un père,
De vivre dans le monde au sein de leur parents,
Peuvent sortir de leurs couvents ;
On pourvoit à leur nécessaire.
175 La nation fidèle à ses engagements,
Leur fera toucher tous les ans
Une pension viagère.

« pourrait » est remplacé par
« pourraient » en supposant que Dorval
s'adresse à toutes et non seulement à sa
fille, ce qui à l'oral ne peut être
distingué mais qui est confirmé plus
bas dans le texte.

PRÉTONILLE

Je chéris la retraite et j'aime ce couvent,
Où dans un saint recueillement,
180 J'ai vu mes premières années
Par de pieux devoirs l'une à l'autre enchaînées ;
Mais ma mère a pour moi de si doux sentiments !
J'ai pris dans son aveu l'état que je professe.
On a dit qu'une fille, écoutant le tendresse,
185 Pour suivre son mari, doit quitter ses parents ;
Mais on ne m'a jamais dit, pour suivre les couvents.
De ma mère, je veux consoler la vieillesse,
C'est mon premier devoir, et pour cette raison,
Je vais dans ma famille, et prends la pension.

L'ABBESSE

190 Soeur Pétronile.

LA TOURRIÈRE

Ô ciel !

EUDALIE

Oh ! Qui l'aurait pu croire !
Dès que ma dignité se trouve anéantie,
Au monde, que je hais je me sens convertie :
Le désir des honneurs fit ma vocation ;
Puisque je perds ma croix, je prends la pension.

LA TOURRIÈRE.

195 Je verrai finir ma carrière,
Dans ces lieux où j'ai vu le jour ;
Je ne suis que simple tourrière,
Mais je suis fidèle à mon tour.

DORVAL.

200 Mon enfant, la constance est toujours très louable ;
Mais vous n'avez point fait de voeux ;
On détruit ce couvent ; vous semblez estimable,
Je puis vous procurer, chez l'un de mes neveux,
Un sort beaucoup plus agréable.

LA TOURRIÈRE.

205 Non, c'est mon dernier mot ; il me faut un couvent.
Je m'ennuierais ailleurs indubitablement ;
Et si de ces lieux l'on me chasse,
Puis-je ailleurs trouver une place
Qui soit digne de mon talent ?

**DORVAL s'avancant avec la Tourrière sur le devant
du théâtre.**

Quel est l'art principal où votre esprit s'applique ?

LA TOURRIÈRE.

210 Monsieur, c'est à la politique.

DORVAL.

Soit ; le ministre est mon parent,
Je vous place chez lui.

LA TOURRIÈRE.

Bon ! C'est un ignorant.
Et dans la politique il me faudrait l'instruire :
Quand on sert dans un couvent,
215 On en sait plus que ceux qui gouvernent l'empire.
Ne faut-il pas pour plaire à tous
Se plier aux différents goûts ?
Avoir l'air enjoué près des pensionnaires ?
Montrer un sombre ennui sous des rides sévères,
220 Devant les mères en courroux ?
Savoir par intérêt et louer et médire ?
Pour la novice qui soupire,
Du jeune directeur servir les rendez-vous ?
Trouver tout ce qui plaît, éviter ce qui blesse ?
225 Flatter surtout l'abbesse, en ce qui l'intéresse,
Et lui citer à tout propos
Son neveu le marquis, et sa soeur la comtesse ?
Où puis-je retrouver ces importants travaux ?
Il faudrait m'élever moi-même au ministère
230 Pour que je pusse encore étaler au grand jour
La politique nécessaire
À qui sut régner dans un tour.

DORVAL.

Suivez un conseil salutaire.

LA TOURRIÈRE.

Non, non, on ne me séduit pas,
235 Je sais quel est mon poste, et j'y cours de ce pas ;
J'embrasserai mon tour à mon heure dernière :
Dans le tour je suis née, et je mourrai tourrière.
Mon coeur ne peut être changé
Par un espoir trompeur et d'odieux manèges ;
240 Je défends mieux mes privilèges
Que la noblesse et le clergé.

Elle sort.

SCÈNE V.

Les mêmes, hors la Tourrière.

DORVAL.

Nous la ferons changer de résolutions.
Du reste, on est d'accord, personne ne résiste.
De ces dames, greffier, vous prendrez tous les noms,
245 Et vous les mettrez sur la liste
Qui renferme les pensions.

NICOLAS.

Monsieur le commissaire, à quoi monte la mienne ?

DORVAL.

Écoute : il me souvient...

NICOLAS.

Il faut qu'on s'en souviene.

DORVAL.

Que les jardiniers n'en ont point.

NICOLAS.

250 J'ai trente ans cultivé la terre ;
Les Dames ont passé trente ans à ne rien faire ;
On leur assure un sort, je reste sans salaire ;
Ma foi la nation est injuste en ce point.

EUDALIE.

Si je suis étourdie, au moins j'ai l'âme bonne ;
255 Mon cher Nicolas, je te donne
L'argent de mon premier quartier.

L'ABBESSE.

Il n'est plus bon à rien.

EUDALIE.

Eh ! C'est ce qui m'engage.

L'ABBESSE.

Je veux de mon argent, faire un plus noble usage,
Pour mon neveu le chevalier.
260 Il sera colonel.

NICOLAS.

Ce titre qui vous flatte,
Pour moi vous rend injuste, et vous fait oublier
Les services constants d'un pauvre jardinier.
Jeunesse est généreuse, et vieillesse est ingrate.

Il sort.

SCÈNE VI.

Les mêmes, hors Nicolas,

DORVAL.

De tous les meubles du couvent
265 Je vais commencer l'inventaire.

EUDALIE.

Moi, je vais faire aussi mon paquet promptement

DORVAL.

J'attends ici ma femme, elle m'est nécessaire
Pour estimer quelques objets
Auxquels je ne me connais guère.

PÉTRONILLE.

270 Mais avant de quitter ce couvent pour jamais,
Il est décent de voir, je pense,
Notre père Honorin.

APPOLINE.

Oh ! Combien je l'aimais !

PÉTRONILLE.

Il dirigeait ma conscience.

EUDALIE.

275 Allons, dépêchons-nous, car je perds patience.

Elles sortent.

SCÈNE VII.
Agnès, Dorval, Théotime.

DORVAL.

Quel est cet Honorin ?

THÉOTIME.

Un prêtre respecté,
Qui, dans cette maison a trente ans habité.
Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres.

DORVAL.

Je le vois ; du couvent c'était un des apôtres ?

AGNÈS.

280 À peu près.

DORVAL.

Chère Agnès, réparons nos malheurs.
Une mère cruelle, en dépit de vos pleurs,
Vous immola jadis à l'orgueil de vos soeurs ;
Votre mère n'est plus ; et votre belle-mère
Vous adopte pour fille, et ses soins complaisants
285 S'efforcent déjà de vous plaire.
De noeuds pénibles et gênants,
Ma tendre amitié vous délivre,
Dès ce soir, vous pourrez me suivre.

THÉOTIME à Agnès.

Je vous perds, c'en est fait.

AGNÈS à Dorval.

Mon père, le couvent....

DORVAL.

290 Qui peut vous arrêter ? Vous n'êtes que novice,
Vous n'avez point fait de serment.

THÉOTIME bas à Agnès.

Quel nouveau malheur !

AGNÈS, bas à Théotime.

Quel supplice !

DORVAL bas à Agnès.

Quel est donc ce religieux,
Qui sur vous, tout à l'heure, avait toujours les yeux ?

AGNÈS.

295 C'est un jeune homme que j'estime.

DORVAL.

Comment l'appellez-vous ?

AGNÈS.

Le père Théotime.

DORVAL.

Vous le voyez beaucoup ?

AGNÈS.

Mon père, très souvent.
Car Monsieur cultive un talent,
Auquel depuis six mois volontiers je m'applique.

Bas.

300 Je me découvre assurément.

DORVAL.

Et ce talent ?

AGNÈS.

Mon père, il m'apprend la musique.

DORVAL.

Il a l'air fort intéressant.
Et je crois qu'il chante à merveille.

AGNÈS.

Sa voix, je l'avouerai, plaît fort à mon oreille.

DORVAL.

305 Ce que vous dites là, me fait naître un désir,

AGNÈS.

Et ce désir...

DORVAL.

Est de l'entendre.

AGNÈS.

Qui ? Lui ? Pour vous faire plaisir
Il est prêt à tout entreprendre.

THÉOTIME bas à Agnès.

Je ne chante pas bien.

AGNÈS bas à Théotime.

Mais comme vous pourrez.

THÉOTIME bas à Agnès.

310 Je n'ai point de chansons.

AGNÈS bas à Théotime.

Eh bien ! Vous en ferez.

THÉOTIME chante.

Quand par un oncle surprise
Dans les bras de son amant,
La trop sensible Héloïse
Vit commencer son tourment.
315 Coup affreux ! Douleur extrême !
L'amant seul peut la sentir :
N'est-ce pas déjà mourir,
Que de perdre ce qu'on aime ?

DORVAL.

J'aime beaucoup cette romance.

THÉOTIME.

320 Voici le couplet qui commence :
Agnès en sait la suite.

AGNÈS bas à Théotime.

Quoi ?...

Je n'en sais pas un mot.

THÉOTIME bas à Agnès.

Vous ferez comme moi.

AGNÈS chante.

Héloïse est plus à plaindre :
Non, jamais son tendre amant,
325 Sans l'outrager ne peut craindre
De son coeur un changement.
Héloïse le lui jure,

Qu'il entende ce soupir ;
Héloïse peut mourir,
330 Mais ne peut être parjure.

DORVAL.

Cette musique me plaît fort,
Vous chantez bien ensemble, et vos voix sont d'accord.

À Théotime.

Je vous suis obligé...

À Agnès.

Je suis charmé, ma fille,
De vous voir ce nouveau talent ;
335 Sans doute il charmera Monsieur de Vintimille,
Dont j'approuve l'empressement,
Et qui doit, en vous épousant,
Entrer bientôt dans ma famille.

AGNÈS bas à Théotime.

Non, je serai fidèle, et mon coeur l'a juré.

THÉOTIME bas à Agnès.

340 C'en est trop, chère Agnès, je pars désespéré.

Il sort.

SCÈNE VIII.

Dorval, Agnès.

DORVAL.

Comment ! Vous changez de visage,
Agnès, je vois vos pleurs couler
Alors que je viens vous parler
Du projet d'un bon mariage ;
345 Vraiment, cela n'est pas naturel à votre âge.

AGNÈS.

Pardonnez au trouble où je suis ;
Oui, j'ai peine à quitter une maison si chère,
Pour entrer dans le monde où je suis étrangère ;
Et je vais loin de vous rêver à mes ennuis.

SCÈNE IX.

DORVAL seul.

350 Ma fille, en vérité m'étonne.
Redouter un mari, regretter le couvent !
Plus j'y pense, plus je soupçonne...
Mais on est injuste souvent A force d'être pénétrant.

SCÈNE X.

Dorval, Lafleur.

LA FLEUR.

355 Je suis chargé de vous remettre
Ce paquet, avec cette lettre.

DORVAL.

De quelle part ?

LA FLEUR.

C'est du père Honorin.

DORVAL.

Pose ici le paquet. (Ah ! C'est de notre saint.)

SCÈNE XI.

DORVAL seul.

Il lit.

Que ces nouvelles curieuses
Vont donner de surprises à nos religieuses !
360 Oui, voilà bien la robe avec le capuchon,
Qui, de tout le couvent, avait la confiance,
Et qui dût entendre, dit-on,
Plus d'une bonne confiance.
Je voudrais un moment être sous cet habit,
365 Pour écouter les choses rares Que sous le secret on lui dit.....
Le projet est plaisant, mais les moyens bizarres.
Je ne prendrai jamais la résolution...
Si l'on me découvrirait ! N'importe ;
La curiosité l'emporte.
370 Je cède à la tentation.

Il s'habille et met le capuchon.

Un porte-feuille ! bon, il pourra m'être utile :

Des dames du couvent, examinons le style.
Je lirai leur secret avant de l'écouter ;
Je serai confident de quelque tendre flamme ;
375 Cela sera charmant. On vient. Bon ! c'est ma femme.

SCÈNE XII.

M. Dorval, Madame Dorval.

Madame DORVAL.

Mon père, avec respect je viens vous consulter.

DORVAL.

Sur quoi ?

Madame DORVAL.

C'est sur une entreprise
Par qui je craindrais d'attenter
Aux propriétés de l'église.
380 Mon mari veut que du couvent
Je fasse avec lui l'inventaire,
N'est-ce pas un péché ?

DORVAL.

Non pas, assurément,
Votre mari, d'ailleurs, est un homme prudent ;
En suivant ses conseils, vous ne pouvez mieux faire.

Madame DORVAL.

385 Vous le croyez bien sage ?

DORVAL.

Assurément.

Madame DORVAL.

En croyez-vous la renommée ?
Elle flatte ou médit, trompe en exagérant,
Et dit juste très rarement.
390 Des défauts de Dorval je suis bien informée,
Sans doute il n'est pas sans esprit,
Mais il n'a point de caractère ;
Vous l'avez toujours vu se plaire
À ces modes d'un jour qu'auprès du sot vulgaire,
Un charlatan met en crédit.
395 Il livra sa fortune aux fourneaux d'un chimiste ;
Il alla chercher la santé
Au bout du doigt d'un Mesmérisme !
Du grand Cagliostro je le vis entêté,
400 Au point que deux jours par semaine
Il conversait avec Turenne
Tout comme je cause avec vous.
Si Mahomet eût eu quelque crédit en France,
Je crois que mon bizarre époux,

Joseph Balsamo dit Alessandro comte de Cagliostro (1743-1795), aventurier italien. Incarcéré à la Bastille en 1785 dans le cadre de l'affaire du Collier de la Reine puis fut expulsé de France en 1786. Il importa la Franc-maçonnerie dite égyptienne qui fit son succès parisien.

Mesmérisme : adjectif construit à partir du nom de Franz-Anton Mesmer (1734-1815) a fondé une théorie thérapeutique sur le magnétisme animal nommé mesmerisme. Arrivé à Paris en 1778, il connut un très vif succès avant d'être contesté formellement par l'Académie des Sciences et l'Académie royale de Médecine. Il quitta la France en 1785.

Mettant dans Mahomet toute sa confiance,
405 Aurait été turc un moment :
Il n'en est rien heureusement.
Il quitta le service assez étourdiment,
Il eut pu parvenir aux grades militaires,
Il aime son pays ; mais il ne le sert guères.
410 Dans son district il fait beaucoup de bruit,
Il y pérore jour et nuit ;
Et pendant ce temps-là néglige ses affaires
Il est dupe.

DORVAL, à part.

Bonne leçon !

Haut.

Vous ne l'aimez donc pas ?

Madame DORVAL.

Pardonnez-moi, je l'aime,
415 Il est juste, honnête, et si bon !
Dans moi, sa confiance en tout point est extrême.

DORVAL.

Vous n'en abusez pas ?

Madame DORVAL.

Moi, non.

Quoique je sois vive et jolie,
Mon coeur resta toujours exempt de passions ;
420 C'est à trois inclinations
Que se borne en effet le roman de ma vie.

DORVAL.

Trois !

Madame DORVAL.

Vous trouvez que c'est bien peu.

DORVAL, à part.

Bien peu ! La scélérate ! Ah ! Cachons notre jeu.
Il n'est pas temps encor de montrer qui nous sommes.

Madame DORVAL.

425 D'abord, mon premier goût fut pour les gentilshommes,
Celui que je choisis fut un brave guerrier,
Et jamais on ne vit plus aimable officier.

DORVAL.

Et le second ?...

Madame DORVAL.

Suivant un état pacifique,
Faisait des règlements, tantôt bien, tantôt mal ;

430 C'était ce qu'on appelle en bonne politique,
Un conseiller municipal.

DORVAL.

Reste un troisième.

Madame DORVAL.

Oui.

DORVAL à part.

La confiance est rare

Pour un mari.

Dorval fait un mouvement de tête qui le décèle.

Madame DORVAL.

435 Mon choix vous paraîtra bizarre ;
Mais l'amour est aveugle, et tel est mon destin,
Que j'adore à présent...

DORVAL.

Qui donc ?

Madame DORVAL.

Un Bernardin.

DORVAL.

C'est pousser trop loin l'insolence ;
Ma colère est plus forte,
Et je perds patience.

Se découvrant.

Me reconnaissez-vous ?

Madame DORVAL, souriant.

440 Vous êtes mon mari.

DORVAL.

Vous ne rougissez pas ?

Madame DORVAL.

Je veux faire un pari.

DORVAL.

Comment ? Un pari ?

Madame DORVAL.

Monsieur, que par cette aventure,
Vous croyez m'embarrasser fort.

Je suis sûre

DORVAL.

445 Sans doute.

Madame DORVAL.

Et la vérité pure,
C'est que je suis sans aucun tort.

DORVAL.

Cela, Madame, est un peu fort.
Vous avez, dites-vous, aimé dans votre vie
Un conseiller municipal,
450 Un militaire, un moine.

Madame DORVAL.

Et pourquoi, je vous prie,
Vous dirais-je que non ? Je n'y vois pas de mal.

DORVAL.

Cela passe la raillerie.

Madame DORVAL.

Quoi, Monsieur, seriez-vous jaloux ?

DORVAL.

Madame.....

Madame DORVAL.

Écoutez-moi, sans vous mettre en colère ;
455 Quand je vous épousai, vous étiez militaire.

DORVAL.

J'en conviens.

Madame DORVAL.

Et voilà comment
un officier fut mon premier amant.
Pour le bien, pour la paix, pour la chose publique,
Votre empressement sans égal
460 Fit de vous, dans ce temps critique,
Un officier municipal.
Par-là, mon autre amour suffisamment s'explique :
Ici vous êtes moine, ou bien votre habit ment ;
J'adore un moine maintenant ;
465 Voilà tout le noeud de l'affaire.

DORVAL, à part.

Pour moi la vérité n'est pas encor trop claire ;
Cependant il faut croire, ou bien faire semblant.

Madame DORVAL.

Comptez sur ma vertu : je fais tout pour vous plaire ;
Et je cours estimer les meubles du couvent.

Elle sort.

SCÈNE XIII.

DORVAL seul.

470 Me voici bien payé ; les époux curieux
Doivent toujours s'attendre à des choses pareilles.
Un mari doit fermer les yeux....
Et non pas ouvrir les oreilles.....
J'ai formé l'entreprise et je l'achèverai ;
475 Et d'un autre secret je me divertirai.
Examinons ce portefeuille.
Je vois que la première feuille
Est de celle qui prit le voile malgré soi,
Qui cherche à soulager sa tristesse profonde,
480 Et qui veut bien qu'on se doute pourquoi
Elle va rentrer dans le monde.

Il lit bas.

J'ai lu très bas, et j'ai bien fait.
Mais je suis plus content de cet autre billet.
Dieux ! On y parle de ma fille.
485 Plus que je n'en voudrais, peut-être j'en saurai.
Allons, il est écrit qu'aujourd'hui j'apprendrai
Tous les secrets de ma famille.

Ce n'est point là du tout, écrire en suborneur,
Ce jeune Théotime est un homme d'honneur.

SCÈNE XIV.

**Tous les Acteurs ; hors Séraphin, Gabriel,
Nicolas et la Tourrière.**

Madame DORVAL.

490 Le voici ce saint personnage,
À ses rares vertus, accourez rendre hommage.

PRÉTONILLE à Dorval.

Avant de vous quitter, apprenez mon secret,
À cette confidence une heure peut suffire,
Quand on sort du couvent, ou n'en saurait trop dire.

APPOLINE.

495 Un mot, et j'aurai bientôt fait.

PÉTRONILLE.

Je passe la première.

EUDALIE.

Ah ! Je suis si pressée.

APPOLINE.

D'attendre si longtemps je suis déjà lassée.

EUDALIE.

Ah ! Mes soeurs, que de temps perdu !

DORVAL.

Je quitte cet habit, j'en ai trop entendu.
500 Plus que vous ne croyez, j'ai votre confidence,
Ce que vous me diriez, je le connais d'avance.

EUDALIE.

Ah ! C'est Monsieur Dorval.

Madame DORVAL.

Allez, c'est un malin,
Qui surprend nos secrets sous l'habit d'Honorin.

DORVAL.

Il faut bien qu'on me le pardonne.
505 J'avais voulu surprendre et c'est moi qu'on surprit.
Pour avoir un moment endossé cet habit,
La leçon, j'en conviens, fut bonne :
Ceux qui l'ont porté plus longtemps
En doivent bien savoir sur les âmes dévotes,
510 Et pourraient fournir tous les ans
Un plaisant recueil d'anecdotes.

EUDALIE.

Ce capuchon, Monsieur ?...

DORVAL.

Oui ; d'abord il m'apprit
Que ma femme.... est femme d'esprit.

APPOLINE.

Vous le saviez d'avance.

Madame DORVAL.

Et ce ne n'est pas un crime.

DORVAL.

515 Et que ma fille...

L'ABBESSE.

Ici tout le monde l'estime.

DORVAL.

Aime fort tendrement le père Théotime.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, La Tourrière, Théotime, Nicolas.

LA TOURRIÈRE.

Je ramène un transfuge : il fuyait du couvent,
Et je ne l'ai saisi qu'à son corps défendant.

Madame DORVAL.

Enfin, vous l'aimez donc ?

AGNÈS.

520 Plus qu'on ne saurait dire.
C'est dans la solitude et le désœuvrement
Qu'avec plus de pouvoir l'amour tient son empire.

DORVAL.

L'avis est fort bon à présent.
Faites donc élever vos filles au couvent.

L'ABBESSE.

Hélas ! Que dira-t-on ?

Madame DORVAL.

525 Eh bien ! Qu'allez-vous faire ?

DORVAL.

Théotime est honnête, et moi je suis bon père.
Il est aimé d'Agnès, je lui donne sa main.

AGNÈS.

Mon père à vos genoux...

THÉOTIME.

Jour heureux !... sort propice !

Madame DORVAL.

530 Il sera très plaisant de voir une novice
Épouser un ex-bernardin.

L'ABBESSE.

Si je me détermine à profiter enfin
De cette liberté que le décret nous laisse,
À m'avoir un mari, travaillez sourdement ;
535 Mais il faut nécessairement,
Qu'il ait appartenu jadis à la noblesse,
Ou du moins ait été dans quelque parlement.
Songez qu'il faut un ci-devant
Pour une ci-devant abbesse.
540 Je quitte le couvent avant la fin du jour.

APPOLINE.

Je vais enfin revoir mon père.

PÉTRONILLE.

Je cours dans les bras de ma mère.

EUDALIE.

Je vais, je ne sais où.

LA TOURRIÈRE.

Je vais chercher un tour.

SCÈNE XVI.

Tous les acteurs, hors la Fleur ;

GABRIEL.

Mesdames, vous voyez si je m'étais trompé.

SÉRAPHIN.

545 De vous je me suis occupé ;
Je viens vous apporter un charmant vaudeville,
Que depuis ce matin l'on chante par la ville.

PÉTRONILLE.

Je vais donc essayer mon talent pour le chant.

EUDALIE.

550 Un vaudeville, ah c'est plaisant !
Pour moi j'aime le chant presque autant que la danse.

Séraphin offre le vaudeville à Pétronille.

PÉTRONILLE.

Par Madame l'abbesse il faut que l'on commence.

VAUDEVILLE.

L'ABBESSE.

Je perds le titre d'abbesse ;
C'est un fâcheux accident.
Quoi ! L'on veut de sa noblesse
555 Priver aussi le couvent ?
Mais un destin plus propice
À mes vœux est présenté ;
Il n'est point de sacrifice
Qu'on ne fasse à la liberté.

LA TOURRIÈRE.

560 Que si j'étais jeune et belle,
Et faite encore pour l'amour,
Je pourrais être infidèle,
Et quitter aussi mon tour.
Par un retour de tendresse
565 Mon cœur est souvent tenté ;
Mais hélas ! Dans la vieillesse,
Que faire de la liberté ?

AGNÈS.

570 Si je sors du monastère,
L'hymen m'enchaîne à jamais :
Le lien que l'on préfère
Ne laisse point de regrets.

Le nouveau noeud que j'adore
Sera toujours respecté.
C'est pour l'engager encore,
575 Que je reprends, ma liberté.

EUDALIE.

Ce qui chez vous est fort sage,
Chez moi serait imprudent.
Je vais faire un autre usage
Du bonheur que l'on me rend,
580 Mon coeur toujours vif et tendre,
Veut, par l'amour agité,
Souvent quitter et reprendre
Tous les droits de sa liberté.

THÉOTIME.

L'Hymen n'est point une chaîne
585 Lorsqu'il unit deux amants,
Et je vous soumets sans peine
Mes vœux et mes sentiments.
En vous, le pouvoir suprême
Ne peut être redouté ;
590 Obéir à ce qu'on aime
Vaut bien mieux que la liberté.

Madame DORVAL.

On dit souvent que les belles
Tyrannisent leurs amants ;
Mais pour les amants fidèles
595 Ce sont de bien chers tyrans ;
Et de ce fêxe équitable
Reconnaissez la bonté,
Quand l'amant n'est plus aimable
On lui donne sa liberté.

PÉTRONILLE.

600 Je vais rentrer dans le monde
Où m'appellent mes désirs ;
Je vois partout qu'on le fronde,
Et qu'on cherche ses plaisirs :
Mais en sortant d'esclavage,
605 Si mon coeur a palpité,
C'est sans trop savoir l'usage
Qu'il fera de sa liberté.

SÉRAPHIN.

Si nous sortons d'esclavage,
Mes amis de ce bienfait,
610 Aux femmes rendons hommage,
Car les femmes ont tout sait :
Leurs bons mots et leur aisance
De tout temps ont éclaté,
Et nous leur devons en France
615 L'exemple de la liberté.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].